

Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 16 août 1763

Expéditeur(s) : Frédéric II

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

Frédéric II, Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 16 août 1763, 1763-08-16

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 09/11/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/969>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitJe suis fâché de voir approcher le moment de votre départ...

RésuméA vu un vrai philosophe. Conservera la place de président de son Acad. qui ne peut être remplie que par lui. Pressent que l'ingratitude de sa patrie obligera D'Al. à en choisir une autre.

Date restituée16 [août 1763]

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire63.65

Identifiant709

NumPappas491

Présentation

Sous-titre491

Date1763-08-16

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN

(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons
Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la fiche Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettre Non renseigné
Publication de la lettre Pougens, I, p. 21-22. Preuss XXIV, n° 16, p. 381
Lieu d'expédition Potsdam
Destinataire D'Alembert
Lieu de destination Paris
Contexte géographique Paris

Information générales

Langue Français
Source copie de la main de D'Al., « Sans-Souci »
Localisation du document Paris BnF, NAFr. 15551, f. 14 v°

Description & Analyse

Analyse/Description/Remarques Non renseigné
Auteur(s) de l'analyse Non renseigné
Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification
le 20/08/2024

*Cet ouvrage se trouve chez les libraires
suivans :*

BASLE, J. DECKER.
BERLIN, METTRA.
BORDEAUX, AUDIBERT, BUREL et C^{ie}.
BRESLAW, G. T. KORN.
FLORENCE, MOLINI.
GENÈVE, PACHOD; — MANGET.
HAMBOURG, P. F. FAUCHE et C^{ie}.
LAUSANE, L. LUQUIENS.
LUCERNE, BALTHAZAR MEYER et C^{ie}.
LYON, TOURNACHON MOLES.
MILAN, BARELLI.
NAPLES, MAROTTA frères.
ORLÉANS, BERTHEVIN.
STOKOLM, G. SILVERSTOLPE.
St.-PÉTERSBOURG, J. J. WEITERECHT.
VIENNE, DEGEN.

OE U V R E S
POSTHUMES
DE D'ALEMBERT.

TOME PREMIER.

PARIS,
CHARLES POUGENS, Imprimeur-
Libraire, rue Thomas-du-Louvre,
N.º 246.

AN VII. 1799 (vieux style).

(20)

voit pas dépensées. Le roi de Prusse fit écrire à son banquier de remettre ces quatre mille livres à M. d'Alembert, qui ne les accepta que sur les ordres réitérés du roi, et pour ne pas déplaire à son auguste bienfaiteur.

Lettre du roi de Prusse à milord Maréchal, son ministre à la cour de France, en 1754.

Vous saurez qu'il y a un homme à Paris du plus grand mérite, qui ne jouit pas des avantages de la fortune proportionnés à ses talens et à son caractère; je pourrois servir d'yeux à l'aveugle déesse, et réparer au moins quelques-uns de ses torts. Je vous prie d'offrir, par cette considération, une pension de douze cents livres à M. d'Alembert; c'est peu pour son mérite, mais je me flatte qu'il l'acceptera en faveur du plaisir que j'aurai d'avoir obligé un homme qui joint la bonté du caractère aux talens les plus sublimes de l'esprit. Vous qui pensez si bien,

Pappas 0491 [15/16 août 1763]

(21)

vous partagerez avec moi, mon cher milord, la satisfaction d'avoir mis un des plus beaux génies de la France dans une situation plus aisée. Je me flatte de voir M. d'Alembert ici; il a promis de me faire cette galanterie, dès qu'il aura achevé son Encyclopédie. Pour vous, mon cher milord, je ne sais quand je vous reverrai; mais soyez persuadé que ce sera toujours trop tard, en égard à l'estime et à l'amitié que j'ai pour vous.

Autre lettre de la main du roi de Prusse, écrite à M. d'Alembert, lorsqu'il prit congé de ce prince, à Postdam, en 1763.

Je suis fâché de voir approcher le moment de votre départ, et je n'oublierai point le plaisir que j'ai eu de voir un vrai philosophe: j'ai été plus heureux que Diogène, car j'ai trouvé l'homme qu'il a cherché si long-tems; mais il part, il s'en va: cependant je conserverai la place de président de l'académie,

Leopold An VII 1799 t. I, pp. 21-22
15 ou 16 août 1763 Frédéric II à D'Alembert

0491
709

qui ne peut être remplie que par lui. Un certain pressentiment m'avertit que cela arrivera, mais qu'il faut attendre jusqu'à ce que son heure soit venue. Je suis tenté quelquefois de faire des vœux pour que la persécution des élus redouble en certains pays ; je sais que ce vœu est en quelque sorte criminel, puisque c'est désirer le renouvellement de l'intolérance, de la tyrannie, et de ce qui tend à abrutir l'espèce humaine. Voilà où j'en suis.... Vous pouvez mettre fin, quand vous le voudrez, à ces souhaits coupables qui blessent la délicatesse de mes sentimens. Je ne vous presse point ; je ne vous importunerai pas, et j'attendrai en silence le moment où l'ingratitude vous obligera de prendre pour patrie un pays où vous êtes déjà naturalisé dans l'esprit de ceux qui pensent, et qui ont assez de connoissance pour apprécier votre mérite.

FÉDÉRIC.

*Lettre de l'Impératrice de Russie ;
écrite de sa main, à M. d'Alembert.*

MONSIEUR D'Alembert, je viens de lire la réponse que vous avez écrite au sieur Odar, par laquelle vous refusez de vous transplanter pour contribuer à l'éducation de mon fils. Philosophe comme vous êtes, je comprends qu'il ne vous coûte rien de mépriser ce qu'on appelle grandeurs et honneurs dans ce monde ; à vos yeux tout cela est peu de chose, et aisément je me range de votre avis. A envisager les choses sur ce pied, je regarderai comme très-petite la conduite de la reine Christine, qu'on a tant louée, et souvent blâmée à juste titre ; mais être né ou appelé pour contribuer au bonheur et même à l'instruction d'un peuple entier, et y renoncer, c'est refuser, ce me semble, de faire le bien que vous avez à cœur. Votre philosophie est fondée sur l'humanité ; permettez-moi de vous dire que de ne point se prêter à la servir tandis qu'on le peut, c'est man-